

La cachette invisible, d'après une légende hindou (Michel Piquemal, Les philo-fables, Albin Michel, p. 28-29)

Autrefois, tous les humains étaient des dieux. Mais ils abusèrent tant de leurs privilèges que Brahmâ, le maître des dieux, décida de leur ôter ce pouvoir de divinité.

Brahmâ organisa donc un conseil pour décider d'une cachette qui soit impossible à déceler.

Les dieux mineurs prirent d'abord la parole pour suggérer :

- Enterrons le pouvoir de divinité tout au fond de la terre !

Mais Brahmâ répliqua :

- Je vois que vous ne connaissez pas bien la curiosité de l'homme ! Il fouillera, il creusera, et un jour il finira par le trouver.

- Dans ce cas, jetons-le dans la profondeur des océans !

Brahmâ soupira :

- Je connais trop bien les hommes : tôt ou tard, ils iront explorer le fond des océans et remonteront le pouvoir de divinité à la surface. Ce sont d'éternels insatisfaits.

Les dieux mineurs ne savaient plus que dire.

- Où donc le cacher alors ? Car, si nous t'en croyons, il n'est pas d'endroit, sous terre, dans le ciel ou au fond des mers que les hommes n'atteindront un jour...

Alors Brahmâ reprit la parole :

- Voici ce que nous ferons ! Nous cacherons le pouvoir de divinité au plus profond du cœur des hommes, car c'est le seul endroit où ils ne songeront pas à aller le chercher.

Et depuis ce temps l'homme a fait le tour de la terre, il a creusé, il a exploré, il a fouillé le fond des mers... à la recherche de « quelque chose » qui se trouve en lui-même.

Boréal-Express, Chris Van Allsburg, 1990.

Une pendule sonna minuit, les elfes poussèrent des hourras. Le Père Noël me tendit la clochette et je la glissais dans la poche de ma robe de chambre. Le chef du train m'aida à descendre du traîneau. Le Père Noël cria le nom de ses rennes un par un et fit claquer son fouet. Son attelage s'élança et s'éleva dans les airs.

Dès que nous fûmes dans le Boréal-Express, les autres enfants demandèrent à voir la clochette. Je mis la main dans ma poche, mais je n'y rencontrai qu'un trou. J'avais perdu la clochette d'argent du traîneau du Père Noël.

J'avais le cœur brisé d'avoir perdu la clochette. Quand le train atteignit ma maison, tout triste, je laissai les autres enfants. Je restai sur le pas de la porte et agitai la main pour dire au revoir.

Le matin de Noël, ma petite sœur Sarah et moi ouvrîmes nos cadeaux. Quand il sembla que tout avait été déballé, Sarah découvrit une petite boîte derrière l'arbre. Mon nom était inscrit dessus. A l'intérieur, je trouvai la clochette d'argent ! Et ce mot : « Trouvé ceci sur le siège de mon traîneau. Recouds ce trou à ta poche. »
Signé : « P.N. »

Je secouais la clochette. Elle rendit le son le plus merveilleux que ma sœur et moi ayons jamais entendu. Mais ma mère dit : « Oh, c'est vraiment dommage. » « Oui », dit mon père, « elle est cassée ». Quand j'avais secoué la clochette, mes parents n'avaient rien entendu.

Au début, la plupart de mes amis entendaient la clochette, mais au fur et à mesure que passaient les années, elle se tut pour eux tous. Même Sarah, un Noël, découvrit qu'elle n'entendait plus son doux chant. Bien que je sois devenu vieux, la clochette sonne toujours pour moi, comme pour tous ceux qui y croient vraiment.

Le chien sage, d'après la fable de Khalil Gibran (Michel Piquemal, Les philo-fables pour vivre ensemble, Albin Michel, p. 108-109)

Un jour, un chien, réputé dans le monde des chiens pour être un sage, passa dans un lieu où était assemblée toute une compagnie de chats. Ceux-ci étaient si occupés à écouter religieusement l'un d'entre eux, qu'ils ne le remarquèrent même pas. Aussi s'arrêta-t-il pour entendre l'orateur. C'était un grand chat grave et sérieux. Il parlait avec beaucoup de solennité :

- Frères, disait-il, priez et priez encore. En vérité, je vous le dis, si vous priez avec suffisamment de foi, bientôt il pleuvra du ciel des souris.

Cela fit beaucoup rire le chien. Il s'éloigna en se disant : « Vraiment, ces chats sont aveugles et insensés ! Ce n'est pas cela qui a été écrit. Je l'ai appris dans les livres et mes ancêtres l'ont appris avant moi. Si l'on prie, et si l'on prie avec suffisamment de foi, ce ne sont pas des souris qu'il pleuvra, mais de bons gros os garnis de moelle. »

Et Dieu dans tout ça, Marie Desplechin, 2001.

Quand j'étais enfant, avant même que j'apprenne à lire, les gens me demandaient souvent :

- Et toi Henri, qu'est-ce que tu feras plus tard ?

Je n'aimais pas beaucoup cette question. Je me fiche de savoir ce que je ferai plus tard. De toute façon, quelle que soit la réponse (avocat, boulanger, ou coureur cycliste), elle déclenche toujours le même commentaire. « Mais alors, il faut que tu travailles bien en classe. C'est très important, le travail de classe ». C'est reparti pour le quart d'heure de reproches. Je préférerais que l'on me demande :

« Et toi, Henri, franchement, que penses-tu de cette histoire de Dieu ? »

Je serais à l'aise pour discuter. On ne pourrait pas me répondre qu'il faut que je travaille bien en classe. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas trouvé de rapport entre Dieu et le travail scolaire. Dieu est un des rares sujets qui se suffise à soi-même.

J'aime beaucoup m'occuper à fond d'une idée. Cette année, je me suis occupé de Dieu. La grande enquête divine a commencé par l'interrogatoire de mon père.

- Crois-tu que Dieu existe ? lui ai-je demandé.

- Dieu n'existe pas, a dit papa. C'est une invention des riches pour calmer les pauvres. Quand les pauvres croient en Dieu, ils se fichent d'être misérables, sales et malheureux. Ils se disent que ça s'arrangera quand ils seront morts. Ils croient qu'ils iront au paradis.

- Mais s'il existait une ville où ne vivent que des pauvres et pas de riches ? ai-je insisté. Dans cette ville, personne n'imaginerait Dieu ?

Papa n'aime pas tellement raisonner à partir des trucs qui n'existent pas vraiment, des villes peuplées de pauvres, le paradis et autres rêvasseries. Il préfère les choses réelles. Il n'a pas répondu à la question.

- Mon garçon, revenons sur terre et passons aux choses sérieuses. Si nous faisons ton travail pour lundi ?

Quelquefois, je me dis qu'il ne faudrait jamais adresser la parole à un adulte. Quel que soit le sujet.

S'il existe dans mon entourage une personne avec qui je peux échanger mes points de vue sur Dieu, c'est ma grand-mère. Elle connaît Dieu depuis qu'elle est toute petite. On la voit même en photo, petite fille, couronnée de roses blanches. Il s'agit là d'un épisode de son enfance, autant dire qu'elle a eu le temps de réfléchir au problème.

- Bien sûr que Dieu existe, m'a-t-elle dit quand je lui ai posé la fameuse question. Et je regrette que ta mère ait perdu la foi.

- Ma mère a perdu son foie ? Je me suis un peu affolé, je ne savais pas que Dieu avait un pouvoir spécial sur le foie des gens ? Ma grand-mère m'a regardé en levant le sourcil.

- Tu ne sais pas ce qu'est la foi ? Evidemment, tu ne peux pas savoir, personne ne vous apprend plus ces choses-là. La foi, c'est l'acte de croire en Dieu, même si on n'a pas de preuve spéciale.

- Alors il n'existe pas de preuves ? Même pas la création du monde ?

- Non mon petit, il n'existe pas de preuve. La science a répondu à la plupart des questions que nous nous posions comme « comment le monde a été créé ? ». Pour ce qui concerne Dieu, chacun choisit de croire ou de ne pas croire. Ceux qui croient ont la foi. Moi, je pense que la foi est un cadeau de Dieu, un don qu'il t'envoie pour te rendre la vie plus belle. Ceux qui croient en Dieu sont plus heureux que ceux qui n'y croient pas. Ils ont l'espérance.

A la façon dont elle me regardait, avec des yeux pleins d'orages et de sévérité, j'ai eu du mal à croire qu'elle était plus heureuse que mon père qui n'a pas la foi.

Le Loup et le Renard, Jean de la Fontaine.

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accomode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait, pendant deux nuits,
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
Je veux vous régaler voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis le dieu Faune l'a fait ;
La vache lo donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai mis là exprès."
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire ;
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut Maître Renard.

Ne nous moquons point nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

Matoiserie: Ruse hypocrite

Mon maître: Il s'agit d'Esopé, l'auteur dont La Fontaine s'est inspiré pour ses fables.

Orbulaire: circulaire.

Une faim canine: « une faim de chien »

S'accomode : S'installe comme il peut, plutôt mal que bien.

Succédant à sa misère: Lui succédant dans sa peu enviable situation.

Faune: Divinité champêtre romaine, habituellement représentée avec des cornes et des pieds de chèvre.

Io: Nymphé, prêtresse d'Héra dans la mythologie grecque.

Requinde: « faire remonter ».



Le Vilain et l'Oiselet, Barbazan, traduction et adaptation de G Rougé, *Fabliaux du Moyen Age*, Gallimard, 1999.

Un homme avait un beau jardin. Il aimait s'y promener chaque matin à la saison où retentissent les délicieux chants des oiseaux et de leurs petits. Une petite fontaine y coulait si bien que l'endroit était toujours vert.

Un jour tandis que les oiseaux faisaient retentir leurs doux babils, l'homme vint dans son jardin pour se reposer. Il entendit un chant si beau qu'il fut pris du désir de capturer l'oiseau. Il tendit un filet et le prit. L'oiselet lui dit :

« Pourquoi t'es-tu donné tant de peine pour me capturer ? Pourquoi cette ruse ? quel profit penses-tu en tirer ?

L'homme répondit :

-Je veux que tu chantes pour moi.

L'oiseau lui dit :

-Si tu t'engages à me laisser partout où je voudrai, je chanterai autant que tu voudras. Mais tant que tu me garderas prisonnier, tu n'entendras pas un son sortir de ma gorge.

L'homme lui dit :

-Si tu ne veux pas chanter pour moi, je crois bien que je vais te manger.

-Me manger! dit le fragile oiseau, comment ça ? je suis vraiment trop maigre, et l'homme qui me mangera n'en deviendra pas plus gras. Si tu me rôtis, je serai tout sec et tu n'auras rien à manger. Je ne vois pas de quelle façon il faudrait me faire cuire pour que je devienne savoureux. Mais si tu me relâches, ce serait tout bénéfique pour toi. Car je te dirai, seigneur vassal, trois secrets que tu apprécieras plus que la viande de trois veaux. »

L'homme le laissa donc partir en lui demandant de tenir sa promesse. L'oiseau lui dit aussitôt :

« Premièrement, ne sois pas naïf au point de croire ce qu'on te racontera. Deuxièmement, ce que tu tiens dans tes mains, ne le relâche pas pour des promesses. Troisièmement, si tu perds quelque chose, ne passe pas ton temps à le regretter. Ce sont là les trois secrets que j'avais promis de te révéler. » Ensuite, l'oiseau alla se percher sur une branche et se mit à chanter un doux chant :

« Béni sois le Dieu de majesté qui t'a rendu aveugle et à enlever de ta cervelle la réflexion et l'intelligence ! Tu viens de perdre une belle fortune. Car si tu avais ouvert mon corps, sans mentir, tu aurais trouvé pierre précieuse pesant exactement une once. »

A ces mots, le vilain se mit à se lamenter. Comme il regrettait d'avoir laissé partir l'oiseau !

« Pauvre sot, dit l'oiseau, étourdi ! Tu as donc déjà oublié les trois secrets que je t'ai révélés? N'ai-je pas dit que tu ne dois pas croire tout ce qu'on entend raconter ? Crois-tu vraiment que je pourrai cacher dans mon gésier une pierre pesant une once, moi qui ne pèse pas tant ? Et mon troisième secret, t'en souviens-tu ? Ne t'ai-je pas dit que, s'il t'arrive de perdre quelque chose, tu ne dois pas passer ton temps à le regretter ? »

Sur ces mots l'oiseau s'envola et prit la direction du bois.

Un peu de soleil dans la mer, Henri Gougaud, L'arbre à soleil, 1979.

Un jour, six pêcheurs dans une pirogue s'en vont à la pêche au dauphin. Ils rament dans le lagon bleu. Ils chantent, le visage ensoleillé, pour se donner du cœur.

Et voilà que le premier à la proue de la barque, tout à coup se dresse tout droit. Il vient de voir, là, sous les vagues, quelque chose d'étincelant qui l'émerveille.

- Mes amis, dit-il, je crois que je viens de découvrir un trésor de nacre. Ramez à l'envers, arrêtez la pirogue, il faut aller le chercher.

Les six hommes se penchent sur la mer. Ils regardent, les yeux écarquillés, les mains en auvent sur le front. On dirait en effet qu'un objet brille au fond de l'eau.

- C'est vrai, disent-ils, tu as sûrement raison. Ce doit être un trésor de nacre.

Celui qui l'a vu le premier se retrouve vers ses compagnons :

- Attendez-moi, dit-il, je vais le chercher.

Il plonge. Il nage sous les vagues, aussi profond qu'il le peut, puis il remonte.

Son visage émerge sur l'eau, ruisselant, dépité. Il n'a pas pu atteindre le trésor.

Alors, il dit :

- Revenons au rivage. Allons chercher des pierres et des lianes. Nous attacherons ces pierres à nos pieds, ainsi nous pourrions descendre au fond de l'océan jusqu'à cet objet qui brille, jusqu'à cette nacre merveilleuse.

Ils font ainsi, et ils reviennent. Le premier, alourdi de cailloux, se laisse glisser dans l'eau bleue. Les autres, dans la pirogue, le regardent descendre et disparaître. Puis, ils attendent. Au bout d'un moment, un homme dit :

- Maintenant, il devrait être revenu. Ce trésor doit être trop lourd pour lui seul. Je vais l'aider.

A son tour, il descend, une pierre à chaque pied. Quelques longues minutes passent. Dans l'eau transparente, ne remonte plus la moindre bulle d'air.

- Ils sont en train de se noyer, disent les hommes. Décidément, ce trésor doit être colossal. Il faut aller les aider.

Ils descendent, les uns après les autres, sous les vagues.

La pirogue vide se balance sur la mer. Les hommes ne remontent pas.

Aucun n'est jamais revenu du fond de l'eau pour raconter la fin de l'histoire.

Mais je vais vous la dire, elle est simple :

ces hommes avaient pris pour un trésor de nacre, un rayon de soleil.

Un simple rayon de soleil qui jouait dans l'eau bleue.

« La souris savante », *Sagesses et malices de Nasreddine, le fou qui était sage*, Jihad Darwiche, Albin Michel, p. 29-35.

Un matin, Khadija, la femme de Nasreddine Hodja vint dire à son mari :

- Le couscous qui nous reste suffit à peine pour trois jours. Il faut que tu penses à chercher du travail.

- Ah non ! lui répondit-il. Par contre, prépare un bon repas avec tout ce couscous et attrape deux souris qui se ressemblent.

Intriguée, la femme se hâta de capturer deux petites souris qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau et les donna à son mari. Celui-ci planta un clou dans le mur et y attacha l'une des deux souris avec une ficelle ; puis il mit la deuxième dans une cage et dit à sa femme :

- N'oublie pas de préparer le couscous, je reviens à midi avec mes amis.

Et Nasreddine s'en alla avec sa cage.

Lorsqu'il arriva au café, tout le monde se moqua de lui :

- Es-tu devenu fou pour promener une souris ? Un perroquet ou un rossignol, nous aurions compris, mais une souris !

- Bande d'ignorants, leur répondit-il. Ce n'est point une souris ordinaire que vous voyez devant vous, mais une souris savante !

- Comment cela ?

- C'est très simple et vous pourrez le vérifier vous-mêmes. Désirez-vous déjeuner tous chez moi à midi ?

- Bien sûr ! si tu nous y invites.

Nasreddine s'adressa alors à la souris

-Toi, la souris, ouvre bien tes oreilles : va à la maison et dis à ma femme de préparer un bon couscous, je viendrai le déguster avec mes amis à midi.

Nasreddine ouvrit la porte de la cage et la souris, toute contente, s'en fut en courant se réfugier dans le jardin voisin.

À midi, les hommes, incroyables, accompagnèrent le Hodja chez lui et trouvèrent le repas qui les attendait. Dans un coin, ils virent la souris attachée. Ils pensèrent immédiatement que c'était celle qui avait quitté la cage deux heures auparavant.

L'un des hommes, qui s'appelait Mustapha, prit la parole :

- J'achète cette souris pour cent dinars !

- Seulement cent dinars pour une souris savante ? lui répondit Nasreddine Hodja. Tu n'es pas sérieux, mon ami.

Mustapha ajouta cent, puis cent et encore cent... et Nasreddine finit par accepter de vendre sa souris pour cinq cents dinars.

Le nouveau propriétaire était fier de son acquisition. Le lendemain, il arriva au café avec sa souris dans la cage.

-Mes amis, aujourd'hui nous mangerons chez moi.

Puis il s'adressa à la souris :

- Toi, la souris, ouvre bien tes oreilles :

- Va à la maison dire à ma femme de préparer à manger, j'invite mes amis pour midi.

L'homme ouvrit la porte de la cage, et la souris s'en fut rejoindre sa cousine dans le jardin.

À midi, Mustapha invita ses amis à l'accompagner. Nasreddine voulut partir, prétextant un mal au ventre soudain.

-Non, lui dit l'homme, hier nous avons mangé chez toi. Aujourd'hui, tu es obligé de m'honorer à ton tour.

Nasreddine finit par céder et les hommes arrivèrent chez Mustapha, l'appétit en éveil.

Mais la femme n'avait rien préparé. Elle n'avait, bien sûr, pas vu la souris savante. Elle se moqua même de son mari :

-Comment peux-tu croire une histoire pareille ? lui dit-elle. C'est évident : Nasreddine t'a trompé pour te voler.

Mustapha devint furieux. Il se tourna vers Nasreddine :

-Rends-moi mon argent tout de suite ; sinon je fais un malheur.

Nasreddine fit semblant de s'énerver à son tour :

- Comment ? Tu as perdu une souris que j'avais éduquée pendant deux ans, et tu veux en plus que je te rende ton argent ! Dis-moi d'abord, as-tu pensé à lui donner ton adresse avant d'ouvrir la porte de la cage ?

- Non, dit Mustapha, démonté.

- Alors, comment veux-tu qu'elle trouve ta maison si elle ne connaît pas ton adresse ?
Et Nasreddine garda l'argent pour lui.

« La mort », *Sagesses et malices de Nasreddine, le fou qui était sage*, Jihad Darwiche, Albin Michel, p. 113-116.

Un jour, Nasreddine grimpa dans un arbre, s'assit sur une branche et se mit à la scier. Un homme passa par là et, le voyant s'activer, lui dit : « Attention à toi, l'ami ! Tu vas finir par tomber avec ta branche ! » Nasreddine ne l'écouta même pas et continua son travail consciencieusement. Soudain, il se retrouva par terre en même temps que sa branche. Il se leva meurtri et courut rattraper l'homme :

— Saint homme, tu dois certainement être un devin, sinon comment aurais-tu pu savoir que j'allais tomber de mon arbre ? S'il te plaît, toi qui sais tout, dis-moi quand est-ce que je mourrai ?

Voyant la crédulité de Nasreddine, l'homme prit un air sérieux et lui dit :

— Tu mourras le jour où ton âne pètera trois fois de suite.

Nasreddine remercia et s'en alla.

Un soir, au retour du champ, Nasreddine marchait tranquillement derrière son âne. Ce dernier, qui avait mangé beaucoup de fèves, lâcha un pet, Nasreddine s'inquiéta, se mit à trembler et à prier son âne de se retenir. Mais, quelques pas plus loin, l'âne lâcha un second pet bien sonore. Nasreddine pâlit, regarda autour de lui, affolé, et vit un bout de bois, bien rond. Une idée germa dans sa tête : il prit le bout de bois et l'enfonça dans le derrière de l'âne. Là, il soupira de soulagement. Mais l'âne, dont le ventre était bien gonflé, lâcha un troisième pet qui envoya le bout de bois contre le front de son maître.

Nasreddine se dit : « Maintenant, je suis mort. » Il s'allongea par terre, ferma les yeux et cessa de bouger.

L'âne continua son chemin et arriva à la maison sans son maître. La femme de Nasreddine, inquiète, alla voir ce qu'il était advenu de son mari. Elle le trouva « mort » sur le chemin. À ses cris, les gens du village accoururent, mirent Nasreddine sur une civière et prirent le chemin de sa maison. À un croisement, ils Hésitèrent. Les uns disaient : « C'est plus court à gauche. ». Les autres prétendaient le contraire. La dispute dura un bon bout de temps qui finit par énerver Nasreddine. Il se redressa sur sa civière et dit : « Quand j'étais vivant, je prenais toujours à gauche », puis il se rallongea, referma les yeux et cessa de bouger.